

Jean-Maurice Lätt

***Le mal ne saurait seul venir:
Tout ce qui me devait venir
M'est advenu.***

J'emprunte ces vers à la "Complainte de Rutebeuf", troubadour parisien du 13^e siècle, un des poètes qui nous parle très personnellement de ses misères et à qui nous devons également l'extrait suivant de la "Complainte":

***Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés?
Je crois qu'ils sont trop clairsemés
(...)
Je crois le vent les m'a ôtés:
L'amour est morte***

Voilà, Jean-Maurice n'est plus, le vent mauvais nous l'a ôté - vulnéré, mis-à-mort, emporté..

Le vent: c'est cette maladie sans pitié. Mais le vent, c'est aussi ce mal dont nous souffrons tous et toutes: le mal de ne jamais avoir assez de temps pour faire ce qui importe, de prendre soin de ces amis, d'aller les voir, d'être avec eux, de leur dire bonjour et au revoir:

***Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte
Les emporta (...)***

Nous ne l'entendrons plus rire, se marrer, se moquer, s'amuser et nous ne le verrons plus s'inquiéter, s'indigner, s'énerver, insister, lutter.

Jean-Maurice Lätt, c'était pour moi d'abord le collègue à l'Ecole Normale de Soleure, un collègue avec qui nous partagions, moi et beaucoup d'autres collègues, le projet dit de la modernité, le projet du changement vers un monde averti, responsable et non soumis, le projet du citoyen et de la citoyenne se donnant les moyens de réaliser solidairement leurs besoins dans une société démocratique et donc sociale. Un collègue, un camarade, un ami dans ce grand projet que le 18^e siècle, le siècle des lumières, nous a légué et qui nous demandera, à nous et à d'autres, bien des efforts encore.

Jean-Maurice Lätt, c'était l'étranger aussi, celui qui, sans trop en parler, avait tant d'autres amis encore: ses livres! C'était quelqu'un qui lisait énormément et qui goûtait à tout: au roman fleuve, "A la recherche du temps perdu" de Proust p.e. qui était une de ses lectures préférées, mais il se donnait aussi à la science fiction et à la bande dessinée, au policier et à la poésie, à la politique, la sociologie et à l'histoire et j'en passe. Rien ne l'effrayait et rien ne lui échappait. C'était quelqu'un qui n'a jamais arrêté de lire et qui par là s'est ouvert à la réalité de ce monde et qui l'a intégrée et qui a enrichi ses identités. Il se ressourçait dans les deux cultures, un bilingue romand - alémanique à deux sensibilités qui pouvait comprendre les uns et les autres - sans pour autant toujours avoir été compris: il y en a à qui il est resté étrange - étranger. Mais cela ne le préoccupait pas trop: la médiocrité ne lui appartenait pas.

Jean-Maurice Lätt, c' était quelqu'un de très discret aussi, qui ne parlait guère de ses soucis et de tout ce qu'il qualifiait de trivial et de peu intéressant - mais il avait conservé ou développé ce petit grin de folie, un brin d'anarchie qui étonnait, qui faisait plaisir et qui faisait du bien dans le sérieux de tous les engrenages du quotidien qui nous tient. C'est ce petit grin de folie, je pense, qui lui donna la force aussi d'envisager et de réaliser cet impressionnant ouvrage politique dont Ernst Leuenberger va nous parler et de supporter aussi les trivialités du métier et du train de vie qui doivent peser même si l'on n'en parle guère.

Jean-Maurice a dû accepter la mort, l'appivoiser pour supporter ce qui nous semble insupportable ou qui nous est insupportable.

***Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés?***

Voici notre triste réponse: Nous continuerons de penser à lui, à sa manière d'être avec sa femme, avec sa famille, avec ses étudiant-e-s et avec nous et nous retiendrons de nos souvenirs ce qu'il a fait pour nous et pour d'autres, ce qui pourra nous motiver de continuer nos luttes puisque, comme le disait Montaigne, ***nous sommes nés pour agir et que tout ce qui peut être fait un autre jour, le peut être aujourd'hui.***

A. Jean Racine, le 4 mai 2001